

1.

Le manoir Lindenbaum¹ irradiait dans le noir. Côté jardin, les hauts panneaux vitrés de la salle de bal scintillaient sur la neige comme des coulées d'or.

Dans la longue allée bordée d'arbres nus, une interminable suite de limousines, en lent cortège, roulaient vers le porche. On était en 1942, le 10 janvier, la guerre sévissait depuis deux ans et l'Allemagne triomphait. Forts de leurs victoires, les dirigeants du Reich, généraux et autres hommes titrés constituant la haute société berlinoise se rendaient à Nikolassee, en banlieue ouest de Berlin, à l'invitation du baron Johann von Steinert et de son épouse, Else. Ils allaient assister à leur célèbre réception annuelle.

À l'étage, se fondant dans l'ombre douce, vacillait la lueur ambre des ampoules tamisées. Devant les fenêtres se profilaient quatre petites têtes rondes. Relégués dans leurs appartements, semblables à quatre statuette plantées sur l'appui, les enfants de la maison se tenaient le front collé aux carreaux. Ils fixaient l'extérieur.

Ils étaient tranquilles, comme sculptés dans un bloc de marbre. Mais ils ne l'étaient pas autant quelques minutes auparavant. Ils incarnaient plutôt quatre gamins bien vivants, de sept à deux ans, galopant à travers la vaste demeure et importunant les domestiques occupés aux préparatifs de la fête.

Le baron et la baronne étaient au rez-de-chaussée. Debout l'un près de l'autre dans le hall, ils s'apprêtaient à accueillir leurs invités.

Colonel de premier rang, le baron se tenait l'échine raide. Revêtu de son plus bel uniforme au pli parfait, ses épaulettes brodées de fils dorés, sa poitrine piquée de médailles, il s'appuyait sur une canne.

1. Les tilleuls.

Âgé de trente-sept ans, de cinq ans l'aîné de son épouse, il était de haute stature, un mètre quatre-vingt-dix. De carrure athlétique, d'une élégance racée, les cheveux châtain clair, légèrement ondulés et courts comme l'exigeait la règle militaire, il avait les traits virils, les yeux bleus, rêveurs, et les lèvres fermes. Malgré une blessure de guerre qui lui avait fait perdre une jambe, alors qu'à titre d'officier il combattait sur les champs de bataille de France, il était demeuré extrêmement séduisant.

Près de lui, souriante, son épouse Else le frôlait de son bras.

À l'occasion de cet important évènement, elle avait relevé son épaisse chevelure brune et choisi de porter une longue robe en satin vert forêt, chatoyante comme l'émeraude, qui ajoutait à la blancheur de son teint et à la brillance de ses prunelles noires. L'effet était réussi, ce que son époux n'avait pas manqué de lui faire remarquer tandis que, isolés dans leurs appartements et revêtant leur tenue de gala, elle ajustait sa cravate.

— Est-ce que tu sais combien tu es ravissante? s'était-il écrié.

— Je ne crois pas, non, avait-elle répondu en prenant un air coquin.

— Ah, si ce n'était de cette soirée protocolaire...

— Monsieur le Baron, l'avait-elle grondé, vous n'avez pas honte?

Ils s'étaient esclaffés. C'était l'heure. Ils avaient joint leurs lèvres et étaient descendus au rez-de-chaussée.

Le hall, spacieux, était magnifique et scintillait sous le brillant éclairage. L'imposant lustre de cristal avait été allumé de même que tous les candélabres. Des reflets irisés jouaient sur les murs habillés de lambris et ajoutaient à la richesse de la pièce. Partout sur les guéridons, des bouquets de chrysanthèmes blancs avaient été posés avec art.

Près du vestibule, comme s'il faisait partie du décor, attendait le vieux majordome de la famille. Impassible, stylé dans sa livrée toute neuve, son encolure empesée serrant sa gorge, il aurait le rôle d'annoncer les invités.

Un peu fébrile, il se tenait à l'écoute des bruits extérieurs, et le moindre craquement le faisait se raidir.

La porte d'entrée venait de s'ouvrir, faisant pénétrer un souffle de froidure en même temps que les premiers arrivants.

Immédiatement, il se mit au garde-à-vous. Le menton levé, il déclina de sa voix la plus tonitruante :

— Le Baron Konstantin von Neurath et Madame la Baronne.

Un homme de haute taille se découpa dans l'ouverture. De noble allure dans sa pelisse d'officier supérieur, sa casquette plantée sur ses

cheveux grisonnants, ses mains gantées de cuir souple, le baron von Neurath devança son épouse dans un ordre de préséance et, le pas martial, s'engagea plus à fond dans le hall. La ligne mince de son regard rivée sur un point obscur, il attendit que s'approche un serviteur. À gestes précis, il détacha son vêtement chaud, le déposa sur son bras et lui remit sa coiffure. Avec une fierté non dissimulée, il découvrit son bel uniforme de cérémonie rehaussé de toutes ses décorations militaires.

Madame von Neurath se déplaça à pas menus. La plume de son bibi de soie moirée animée d'une délicate oscillation, un sourire altier figeant ses lèvres, elle abandonna son époux et alla s'immobiliser dans un angle devant une glace sur pied, placée là à l'intention des dames. À son tour, elle laissa glisser ses fourrures et les remit à une domestique.

Revêtue d'une longue robe en taffetas lie-de-vin, une profonde échancrure courant dans son dos, elle s'avança vers ses hôtes et, mondaine, tendit la main.

— Else, ma chère, déclina-t-elle à l'adresse de la baronne von Steinert.

— C'est une joie de vous revoir, répondit aimablement la baronne.

S'approchant du maître de la maison, elle prononça gracieusement :

— Baron von Steinert, merci de votre invitation et de cet honneur.

— L'honneur est pour nous, répondit-il de sa voix bien timbrée, avec politesse. Accueillir dans notre modeste maison la Baronne von Neurath et son époux, mon ami Konstantin, un proche d'Hitler, est toujours un privilège.

Debout près d'eux dans l'attente, le baron von Neurath bougea sur ses jambes. Il ne cachait pas le contentement que lui causait cette observation.

— Mais, mon cher Johann, vous êtes, vous aussi, un proche du Führer, objecta-t-il sur un ton gaillard.

— Je reconnais avoir quelques rapports, émit mollement Johann, mais je suis loin d'atteindre votre rang.

— Allons donc, vous êtes trop modeste.

Les deux hommes se donnaient la réplique, chacun se renvoyant la balle en habitués des réunions sociales.

Calmes et souriantes, les deux baronnes les écoutaient. Elles s'amusèrent chaque fois des mots dont ils se gratifiaient, des efforts qu'ils osaient pour se complaire, faire la roue comme des paons.

— Je ne suis encore qu’au grade de colonel, rétorquait Johann à son invité, tandis que vous, en plus d’avoir été ambassadeur, ministre, vous...

Il fit une pause en signe de respect.

— ... vous avez le titre d’Obergruppenführer².

Il s’était retenu avec tact de faire allusion à la distinction de Reichsprotector³ de la Bohême-Moravie, qui avait été retirée au vieux baron, au profit de Reinhard Heydrich, Hitler le trouvant trop faible et trop âgé, peut-être – il avait soixante-neuf ans – pour occuper ces fonctions.

— Tout passe, vous savez, reprit le baron von Neurath d’un ton impassible. Ces faveurs que vous me reconnaissez sont derrière moi, tandis que vous, vous êtes encore dans le feu de l’action. Vous n’avez pas atteint quarante ans que, déjà, vous êtes un héros.

D’un geste d’évidence, il indiquait la prothèse que son hôte portait en lieu et place de sa jambe droite.

Johann laissa poindre un sourire évasif.

— Je dois cette largesse, si je puis m’exprimer ainsi, à un canonier français qui, s’il avait su mieux viser alors que nous prenions la France, aurait aussi pris ma vie.

— Par la suite, d’officier sur les champs de bataille, le Führer vous a promu au grade de colonel. J’ai le sentiment que bientôt il fera de vous un général, déduisit le baron von Neurath avec complaisance.

Johann prit un air dubitatif et haussa les sourcils.

Depuis l’accession d’Hitler au poste de chancelier, en janvier 1933, de même que les autres membres du parti nazi, il croyait résolument en l’idéologie nationale-socialiste. Il avait combattu avec courage pour ses convictions et, en raison de la blessure qui avait fait de lui un handicapé, il se disait qu’il aurait eu droit à cette dignité, mais il ne lui revenait pas de précipiter les événements.

— Je ne crois pas mériter cet honneur, dit-il avec humilité. Je n’ai fait que mon devoir de combattant. Depuis, on m’a retiré du front pour m’attribuer un poste tranquille au siège de la Gestapo dans la Prinz-Albrechtstrasse⁴. De là, je m’applique davantage à jouer l’ancien rôle de diplomate que j’exerçais dans les ambassades qu’à échafauder des stratégies militaires. Je transmets les comptes rendus émanant des champs de bataille, sans plus m’en mêler.

2. Lieutenant général des SS.

3. Chef du protectorat, chargé de faire respecter la politique du Reich en Bohême-Moravie.

4. Rue importante de Berlin.

Il se pencha amoureusement vers sa droite.

— Au grand soulagement de mon épouse, d'ailleurs, elle qui n'a plus à assumer seule la responsabilité du manoir et de notre industrie de textile dans le quartier des affaires de Kreuzberg. Pour ce qui est du titre de général...

Ses prunelles miroitèrent imperceptiblement. Quiconque le connaissait aurait compris qu'au fond de lui-même, cette nomination le comblerait.

— Pour ce, mon cher Johann, vous n'aurez besoin que d'un peu de patience, termina une voix caverneuse.

Le général Kaltenbrunner venait d'arriver et se mêlait joyeusement à leur échange.

Ils éclatèrent de rire et, après les mots de courtoisie, se mirent à parler tous ensemble.

Nommé depuis peu général de la police autrichienne, Kaltenbrunner n'avait pas encore de pouvoir personnel et ne faisait que transmettre les ordres de Berlin. Mais derrière ses lèvres minces et son visage ingrat, couvert de cicatrices, séquelles de ses errements de jeunesse, se devinait une ambition plus profonde.

Il expliqua sur un ton de connaisseur :

— Je pense que le Führer souhaiterait que vous fassiez le sacrifice des textiles pour fabriquer des armes. Par la suite, tout se ferait conséquemment, ne serait qu'ascension normale.

Johann opina sans conviction. En plus de son domaine agricole entourant le manoir, l'usine de textile rapportait gros et ajoutait à leur aisance. Il se demandait si un titre de général valait qu'il s'en dé fasse.

Près de l'entrée, le majordome clamait avec force :

— Le Baron Freytag von Loringhoven, officier d'état-major au service du Führer, et madame, monsieur Fritz Todt, ministre de l'Armement, et madame, monsieur Heinrich Himmler, Reichführer SS.

— Je vous prie de m'excuser, dit Johann, revenant à sa charge de maître des lieux. Je suis sûr que nous aurons l'occasion de reprendre cette conversation.

— Madame la Baronne, Baron von Steinert, débitaient les invités.

Chacun leur tour, ils récitaient une phrase banale et s'éclipsaient vers la salle de bal, faisaient place à la masse qui remplissait le hall.

D'autres invités continuaient à gravir le perron et une foule bruyante obstruait l'entrée. Des voix chaudes, enrouées ou criardes remplissaient l'air, indistinctes, comme un brouhaha confus.

— Le maréchal Wilhelm Keitel, commandant suprême des forces armées, le général Hans-Jürgen Stumpff, l’amiral Hans-Georg von Friedeburg et leurs épouses, annonçait inlassablement le majordome.

Les domestiques affectés au service ployaient sous les lourds paletots et les fourrures qu’ils amoncelaient sur leur bras avant d’aller les déposer dans un boudoir servant de vestiaire.

Les conviés se dirigeaient vers leurs hôtes. Else suivait leurs gestes tandis qu’ils défilaient, des gens venus de part et d’autre du pays, de mentalités différentes, mais tous des relations de Johann, triées sur le volet.

Sans relâche, elle souriait et murmurait un mot de bienvenue. Les noms déboulaient à ses oreilles sans qu’elle y porte attention. Exténuée par les interminables journées et les fastidieux préparatifs, le décorum qu’il fallait observer envers ces personnages influents, croulant sous les titres, ombrageux et importants, elle n’écoutait plus.

Elle avait veillé au moindre détail des agencements, s’était assurée que le feu serait constamment entretenu dans la cheminée afin de maintenir une ambiance festive, avait disposé la salle à manger et composé le menu, décidé scrupuleusement de la place que chacun occuperait à table, fait des prodiges d’imagination pour ménager les susceptibilités sans déroger à la règle et, à cet instant, c’était la concrétisation.

Là-bas, près de l’entrée, le majordome s’égosillait :

— Le général de l’armée de terre Heinz Guderian, monsieur Albert Speer, architecte du Führer, le Baron Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, monsieur Baldur von Schirach, responsable des Jeunesses hitlériennes, et mesdames.

Else porta son attention sur les invités. Les hommes étaient tous revêtus de l’uniforme nazi, certains bleu, d’autres brun, selon les formations dont ils étaient les meneurs, la poitrine bardée de médailles, exhibant sur leur bras gauche un brassard orné de la croix gammée. Près d’eux, parées de leur plus belle robe de bal aux couleurs vives adoucissant la sévérité de leur tenue, leurs compagnes bavardaient en effectuant des froufrous rapides. De lourds parfums flottaient dans l’air.

— Le ministre du Reich à l’Éducation du peuple et à la Propagande, monsieur Josef Goebbels, le général Jodl, chef de l’état-major de la Wehrmacht⁵ et leurs épouses, criait le majordome, son timbre chevrotant perçant les bruits qui devenaient de plus en plus étour-

5. Ensemble des forces armées allemandes, de terre, de l’air et de mer.

dissants. Le chef de la chancellerie du parti et secrétaire particulier d'Hitler, monsieur Martin Bormann, le Kommandant en Chef de la Luftwaffe⁶ et ministre de l'Air, le Reichsmarschall Hermann Göring, et madame Emma Sonnemann Göring.

Dehors, les phares aveuglants des limousines et les ronronnements de moteurs se faisaient de plus en plus espacés, jusqu'à s'éteindre. La porte d'entrée se referma et un agréable confort enveloppa les invités encore dans le hall.

La porte se rouvrit de nouveau brusquement. Un coup de vent accompagné d'une neige fine courut sur leurs mollets. Le grand amiral Dönitz venait de s'introduire dans la pièce. Essoufflé, à rapides enjambées, il alla déposer son paletot sur le bras d'un domestique, revint vers ses hôtes et leur serra vigoureusement la main.

— Il semble que je sois le dernier arrivé. Il est vrai qu'accoster exige plus d'effort qu'atterrir, blagua-t-il. Mon cher Johann, Baronne Else, toujours aussi jolie.

Sa paume appuyée familièrement sur l'épaule de son hôte, il les accompagna vers la salle de bal.

Une douce pénombre voilait l'espace. Des propos imprécis montaient. Formés en cercles, déjà, les hommes épilogaient. Agglutinées frileusement près de l'âtre, les épouses babillaient à voix basse, leurs réparties entrecoupées de petits rires aigus.

S'appuyant sur sa canne, flanqué de l'amiral, le baron alla rejoindre les hommes tandis que la baronne se mêlait aux femmes.

Les serviteurs n'attendaient que ce signal pour amorcer le service.

La porte des communs s'ouvrit. Comme un lent défilé en livrée, ils apparurent, chacun portant un plateau appesanti de verres en cristal dans lesquels pétillait le champagne. En tête de colonne, solennel et fier, avançait le majordome.

Un flottement couvrit l'atmosphère. Le maître de la maison s'assura que tous avaient été servis et leva son verre.

— Chers amis, bienvenue dans notre demeure. Longue vie à l'Allemagne et à notre Führer! Que la fête commence!

Une exclamation joyeuse lui répondit. L'ambiance était subitement détendue. Les conversations reprirent. Le vin aidant, les bavardages devinrent plus animés.

— Quoi qu'on dise, observait le général Jodl en avalant une gorgée de mousseux, si nous voulons gagner la guerre, l'armée de terre

6. Aviation militaire allemande.

devra être constamment renflouée en effectifs. En ce moment, les dommages des dernières batailles de l'automne n'ont pas encore été réparés. Je me permets de le déplorer.

— Cela s'applique aussi à la Luftwaffe, enchaînait le général Kaltenbrunner de sa voix rauque. Récemment, on a remplacé les avions de chasse par des bombardiers. Ce sont les chasseurs qui font gagner les guerres, pas les bombardiers.

Occupé à discourir devant quelques partisans, le Reichsmarschall Göring s'interrompt. Attentif à tout ce qui se passait autour de lui, ce qu'il entendait l'irritait vivement.

Sa peau grenelée et ses boursoufflures s'étaient accentuées sur son visage luisant et gras.

Il se retourna brusquement.

— Vous pouvez expliquer, Kaltenbrunner?

Considéré comme l'un des généraux les plus puissants d'Allemagne, ancien pilote de chasse et ministre de l'Air, chef suprême de l'aviation et de l'économie de guerre, successeur désigné d'Hitler, surnommé l'homme de fer, cet échange le visait personnellement. Il s'opposait catégoriquement à ce qu'on débâte d'un domaine dans lequel il détenait le pouvoir absolu. Il ne revenait qu'à lui de faire cette critique, et ces deux généraux n'avaient pas à passer leurs commentaires. Évidemment, comme tous les tenants du parti, l'ordre d'Hitler de remplacer les avions chasseurs par des bombardiers l'avait surpris, mais il s'était retenu de le laisser voir. En militant fidèle, il avait obtempéré et il jugeait que tous devaient démontrer la même solidarité.

Congestionné, comme s'il allait éclater, il fit un pas vers les deux hommes.

— Cela rime à quoi, ce défaitisme? Il n'y a même pas lieu de s'interroger. Quels que soient nos effectifs, nous serons les vainqueurs, c'est tout ce que vous devez retenir.

Sa tirade prononcée sur un ton de bravade jeta un froid sur l'assistance.

Les femmes qui discouaient ensemble cessèrent leur bavardage pour se tourner vers lui.

Else était agacée. Ce n'était pas la première fois que le Reichsmarschall Göring se permettait un tel comportement. Ses interventions étaient souvent mal avisées et gâchaient l'harmonie qu'elle voulait voir régner lors de ses réceptions.

Encouragé par quelques inconditionnels, il poursuivait son envolée. Dans une attitude plutôt disgracieuse pour l'endroit, il fit face à l'assemblée et insista en martelant ses mots :

— Nous allons gagner la guerre parce que nos soldats sont prêts à se battre jusqu'à la mort. Ils le font pour la patrie, pour notre Führer. Ses compagnons le dévisagèrent. Moqueurs et bruyants, ils se re-tenaient de pouffer.

— Quel lyrisme! s'exclama le baron von Neurath.

— Mon cher Göring, détacha l'amiral Dönitz, calmez-vous, ce soir en est un de fête. Vous aurez de meilleures opportunités pour étaler votre patriotisme.

— Vous allez me dire quand je le pourrai? interrogea sèchement Göring. Devant les habitués du bunker déjà convaincus, peut-être?

— Votre élan vous honore, le pondéra l'amiral, mais ce n'est pas à coups de déclarations exaltées que nous allons gagner la guerre. Jodl et Kaltenbrunner ont raison de dire que, si nous voulons vaincre, il faut sans cesse consolider nos effectifs terrestres et aériens. Cela s'applique également à notre flotte navale.

Son ton se raffermir.

— À titre de commandant en chef de la marine, je constate et je déplore la piètre qualité de notre armement. Il faut être à l'affût des plus récentes inventions si nous voulons surpasser les Soviétiques. Actuellement, ils ont un pas d'avance sur nous.

— D'où sortez-vous ces suppositions? fit Göring, exacerbé.

— Pas si suppositions que cela, répliqua l'amiral sans perdre son flegme. Pour ne nommer que nos lance-torpilles à longue portée, ils ne sont pas assez performants. À cet effet, les Soviétiques nous dépassent d'une coudée.

Aux aguets, au milieu de ses amies, Else se désespérait. « Voilà que le gentil amiral Donitz s'en mêle maintenant. »

— Très cher Amiral, poursuivait le Reichsmarschall, vous ne cesserez jamais de vous plaindre de n'avoir pas assez de machines de guerre pour votre marine, ce qui vous permet de justifier vos échecs.

— Monsieur, vous m'insultez, se récria l'amiral.

D'un naturel amène et obligeant, il était vexé et ne pouvait s'empêcher de le faire savoir. Fort de sa supériorité, Göring le toisait avec superbe, lui qui jouissait des faveurs d'Hitler, qui faisait partie des privilégiés ayant leurs entrées à la chancellerie.

Alarmée, Else attira l'attention de son époux.

Johann lui fit un signe complice. Prenant appui sur sa canne, il se dirigea vers eux.

— Je vous prie de m'excuser, Messieurs, émit-il avec courtoisie.

Un sourire malicieux retroussant ses lèvres, il s'adressa à l'amiral Dönitz.

— Cher Amiral, il semble que vous soyez devenu un personnage populaire. Ces dames vous réclament. Elles souhaiteraient vous entendre raconter une de vos célèbres batailles, dont celle, récemment, où vous avez torpillé un navire russe dans la mer du Nord.

— J'irai avec plaisir, dit l'amiral, mais auparavant, je voudrais faire un dernier commentaire au Reichsmarschall.

Nullement impressionné, reprenant son attitude crâneuse de meneur d'hommes, les jambes écartées, il pointa durement son index vers son vis-à-vis.

— Malgré votre quiétude, mon ami, je prédis, si nous n'améliorons pas nos défenses en mer, que dans peu de mois nos pertes seront colossales, autant en navires ravitailleurs de marchandises, ce qui affamera l'Allemagne, qu'en paquebots pour le déplacement des populations qui sont au cœur des combats, pour les envoyer dans les pays alliés. J'ai fait un rapport en ce sens au Führer et j'attends une réponse. Il est vrai que les festivités du Nouvel An ne sont pas terminées et qu'il est toujours à Rastenburg dans son *Wolfschanze*⁷, mais je considère la condition suffisamment urgente pour insister.

Pivotant sur ses talons, il fonça vers l'angle où se tenaient les dames.

— Je connais quelqu'un qui pourrait vous donner un coup de pouce, cher Dönitz, lui glissa au passage une voix amusée.

L'amiral s'immobilisa tout net. Le général de division Meisel avait abandonné ses compagnons pour se rapprocher de lui. L'expression délibérément moqueuse, il indiquait un invité qui bavardait tranquillement non loin d'eux.

— Vous n'avez pas pensé à Albert Speer? Mon cher Speer, expliqua-t-il en obliquant vers l'homme, le grand amiral Dönitz ici présent aurait besoin d'une influence auprès du Führer. Je lui ai suggéré de quêrir la vôtre, elle est énorme, vous savez.

Speer rougit. Il regarda autour de lui d'un air embarrassé. C'était un bel homme, de haute taille et mince, l'aspect un peu fragile de l'artiste plongé dans ses rêves.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, émit-il avec lenteur. Le champagne français ne vous ferait pas dérailler un peu?

— Je ne sais comment vous vous y prenez, poursuivait Meisel, mais on raconte que vous seriez devenu un maître, que le Führer ne prendrait de décision qu'en fonction de vous.

7. Repaire du Loup.

— Allons donc! se récria Speer. Cela n'a aucun sens, je ne suis qu'un simple architecte, l'architecte du Reich.

— Et un excellent architecte, d'ailleurs, en qui Hitler a mis sa confiance, insista Meisel. Vous n'auriez qu'à en faire la remarque pour que toutes les armées de terre soient renflouées, l'armée de l'air et aussi les forces navales. Vous feriez d'une pierre trois coups.

— Vous vous trompez. Je n'ai pour fonction que de dessiner des plans.

— Il ne vous est pas venu à l'idée d'user de la confiance que vous porte le Führer pour vous intéresser à des actions de guerre plutôt que construire? expliqua Meisel. Jusqu'à quel point dessiner des édifices est utile dans les circonstances? Il sera toujours temps d'y veiller lorsque le conflit sera terminé. Je pense à la nouvelle chancellerie inaugurée en 1939, il y a aussi cette nouvelle Berlin dont vous avez fait les plans, qui comprendrait une coupole haute de trois cents mètres avec en son centre un palais pour le Führer et les bureaux du III^e Reich. J'ai vu la maquette, c'est impressionnant.

Il détacha d'un ton railleur :

— Je ne voudrais pas être celui qui aura la tâche de l'accrocher tout en haut.

Speer dodelina de la tête. Il bégaya comme une excuse :

— Je n'ai pas de mérite. Au risque de me répéter, je ne suis qu'un exécutant.

Le Reichsmarschall Göring qui, jusqu'à cet instant, n'avait fait qu'écouter leurs propos sans s'y intéresser, fit un demi-tour sur lui-même. Encore une fois, il était outré.

— Seriez-vous en train de contester les directives du Führer, Meisel? rugit-il. Speer obéit aux ordres et c'est ce qu'il doit faire.

Rebuté, Meisel le fixa sans comprendre. Dictatorial, comme s'il détenait les droits universels, Göring n'avait rien compris et ne s'était pas prêté à la blague, quand lui, pauvre général Meisel, n'avait cherché qu'à alléger l'atmosphère qu'il trouvait par trop rigide. Il avait procédé avec maladresse, il le reconnaissait, et il ne voyait plus matière à plaisanter. Usant de prudence, il préféra laisser dire. Il ne devait pas risquer de perdre ses galons pour une simple discussion qu'il avait voulue distrayante autour d'un verre de champagne. Göring était un chef de prestige, il ne devait pas l'oublier.

Il fit un pas pour s'éloigner.

Vif, Göring le rattrapa et s'approcha de lui jusqu'à frôler son visage. Son œil perçant fouillait la salle et s'arrêtait sur un invité,

élégant dans son uniforme marine, le profil décidé, devisant agréablement avec de hauts officiers, qui n'avait rien saisi de sa conversation et encore moins de son emportement.

— Voyez cet homme, éructa-t-il en pointant son doigt. C'est le ministre Todt. La question que vous posez relève de sa juridiction. C'est lui qui est le ministre de l'Air et de l'Armement, c'est à lui que vous devez exposer vos remarques.

Une fois encore, les invités avaient cessé leur bavardage pour prêter attention à ce qu'avait à dire le Reichsmarschall, reconnu pour ses réparties cinglantes et brutales.

Else retenait son souffle. La tête haute, elle se tenait, le visage stoïque, mais au fond d'elle-même elle bouillait d'exaspération.

— Ce cher Göring n'en démordra pas, marmonna près d'elle madame von Neurath. Cet homme n'a aucun sens des convenances.

— Attention, il peut vous entendre, chuchota Else.

— Cela ne lui ferait pas de mal de se rendre compte de son manque total d'éducation, cingla madame von Neurath.

Planté face aux hommes, Göring articulait en conclusion :

— Concernant Speer et nous tous évidemment, si nous satisfaisions les exigences du Führer, il est normal d'être dans ses bonnes grâces.

Sa coupe de champagne entre ses doigts, Speer expliqua simplement :

— Le Führer ordonne et je ne me permets pas d'argumenter. Je suis architecte et inspecteur général des bâtiments. Je n'ai aucun autre pouvoir. Concernant la remarque du général Meisel, je suis de l'avis du Reichsmarschall. Il doit référer au ministre de l'Armement, et ce ministre, c'est Fritz Todt.

Au fond de la salle, une voix rieuse s'éleva :

— On m'interpelle? Que me vaut ce reproche?

— Je ne vous fais aucun reproche, Todt, répartit Albert Speer, je reconnais, au contraire, votre valeur.

Quelques généraux l'entourèrent.

— Vous êtes en train de faire des jaloux, mon cher Speer, se gaussa Hjalmar Schacht, le ministre de l'Économie. Être un favori d'Hitler entraîne inévitablement des situations épineuses. Mais je n'ai pas de crainte, vous vous en sortirez. Vous deviendrez un grand parmi les grands.

— Il n'y a pas que lui, il y a madame Speer. Elle aussi est dans les bonnes grâces du Führer, blagua le général Guderian en dédiant une œillade malicieuse à la jeune et ravissante épouse de l'architecte qu'il distinguait parmi les femmes.

Rouge jusqu'à la racine des cheveux, Gretel Speer se défendit vivement :

— Vous vous méprenez. Le Führer est un homme de bonne éducation. Son comportement en est un de courtoisie envers toutes les épouses de ses ministres.

— Le Führer est sensible aux jolies femmes, tout dépend de la façon dont elles lui donnent la réplique, s'immisça Emma Göring sur un ton piquant. J'étais présente à cette soirée où votre époux vous a présentée à lui. Je ne veux pas vous en faire le reproche, mais vous mi-naudiez, ma chère.

Prenant un ton doucereux, elle mima :

— « Puis-je vous présenter mon épouse ? » qu'a demandé votre Albert au Führer. « Quelle agréable surprise, Madame Speer ! s'est exclamé le Führer. Votre mari a vraiment toutes les raisons de me dissimuler votre beauté. » Vous avez pris votre air le plus candide pour répondre : « Merci de votre invitation et de votre accueil aussi charmant. » « Désormais, vous êtes chez vous, a repris le Führer. Speer, vous n'aurez plus besoin de cacher votre épouse dorénavant. »

Elle éclata d'un rire gras, insolent, sonore.

Pendant un moment, la peau de ses joues s'agita comme deux pans de gélatine autour de son nez aquilin. Si madame Göring, actrice de son métier, avait été belle dans un temps meilleur, aujourd'hui, à quarante-neuf ans, elle ne l'était plus. Chacun en était conscient, mais elle possédait une forte personnalité. Farouche nazie, partageant sur tous les points l'idéologie du parti, elle avait de plus avec son époux une véritable passion pour les toiles de maître qu'elle s'appropriait sans vergogne partout où une résidence cossue était mise à sac, et... elle était riche. La rumeur disait qu'elle arborait les plus beaux bijoux d'Allemagne. Pour toutes ces raisons, chacun lui portait le plus grand respect.

— Voilà comment vous avez obtenu vos entrées à la chancellerie, ma chère Gretel, conclut madame Göring. Mais, je le répète, je ne vous en fais pas le reproche. Chacun a droit à sa part du gâteau, et rien n'interdit les pirouettes pour la saisir.

Un silence gêné suivit ses paroles.

— Mon épouse a un franc-parler, observa Göring sur un ton péremptoire, la justifiant, mais elle a un raisonnement sûr, duquel nous devons prendre exemple. Elle est née à Hambourg. La région y est rude et elle n'a pas l'habitude des atermoiements. Elle éprouve une indicible admiration pour notre Führer et elle ne met jamais ses actions en doute.

Exaspérée devant l'outrecuidance du couple Göring, Magda Goebels se rapprocha d'Else. Elle demanda dans l'intention de faire diversion :

— N'aviez-vous pas promis de nous présenter votre famille?

Else lui adressa un sourire reconnaissant.

— C'était mon intention avant de passer à table. Mes chers anges attendent dans le petit salon. Ils sont venus vous dire le bonsoir.

Elle posa aimablement ses doigts sur le bras de madame Speer.

— Et vous, Gretel, qui en avez cinq, je suis certaine que vous aimerez revoir les miens. Ils ont beaucoup grandi, vous savez, depuis l'an dernier.

— Ce sera avec bonheur, dit Gretel en la suivant vers le hall. Je trouve l'air ambiant un peu lourd. Revoir vos chers anges, ainsi que vous les appelez, sera comme une bouffée de printemps.

La porte émit un léger couinement. Quatre minois se découpèrent dans l'ouverture.

Revêtus de leurs vêtements de nuit, ils se tenaient en un rang très droit, la tête altière, le torse bombé, comme de véritables recrues formées à la discipline.

Avec un ensemble parfait, ils avancèrent d'un pas en même temps qu'ils récitaient :

— *Guten Abend, meine Damen*⁸.

Else fit les présentations.

— Peter, mon aîné, mes filles, Olga et Gerda, mon benjamin, Otto. Peter a sept ans, il a commencé en septembre à fréquenter l'école et...

— Vos gosses semblent charmants! coupa madame Göring qui venait de se joindre à eux.

Avec aplomb, presque indiscrétion, un binocle entre ses doigts qu'elle appuyait sur son nez, elle alla s'arrêter devant chacun des enfants, dévisagea Peter, la nuque dressée qui fixait un point obscur, s'attarda sur son regard d'un bleu intense rappelant celui de son père, ses cheveux blonds coupés en brosse à la façon des militaires et opina. Elle se pencha ensuite sur les deux fillettes, avec leur visage ingénu et rose, leur regard bleu, leurs tresses brunes longues jusqu'à la taille.

Une fois encore, elle opina. Enfin, elle porta son attention sur Otto et se redressa.

8. Bonsoir, Mesdames.

— Votre dernier-né a grandi. Quel âge cela lui fait-il?

— Il a deux ans, ce n'est encore qu'un bébé.

— Je ne suis pas un bébé, je suis grand, se défendit le bambin, je vais bientôt avoir trois ans.

— Il s'exprime bien pour son âge, releva Magda Goebbels. Les miens ne sont pas aussi éveillés. Je dois dire qu'ils sont élevés par le personnel. Ils changent souvent de nurse et, moi, je leur accorde peu de temps. Mon mari a de constantes obligations et, en bonne épouse, je dois l'accompagner.

— Il a de beaux yeux noirs, remarqua madame Göring tandis qu'elle regardait la salle de bal. On dirait un vrai petit Juif.

Else se raidit. Un malaise courut dans l'atmosphère.

— Oh, Emmy! ne put-elle s'empêcher de s'exclamer.

Le ministre Goebbels, l'époux de Magda, qui discourait près de l'entrée, se retourna d'un trait et darda madame Göring de son œil désapprouvateur. Proche d'Hitler, de même que Göring et Himmler, il était l'un des ministres les plus puissants et influents du Parti national-socialiste. Efflanqué, de taille inférieure à la moyenne, l'expression sans cesse taciturne, il avait les yeux globuleux et la lèvre pendante d'un Boston-terrier. Peu gratifié par la nature, il était de plus affublé d'une infirmité congénitale qui le faisait claudiquer, mais il plaisait à Hitler. D'une intelligence supérieure, excellent polémiste, d'une fidélité absolue à son Führer, soutenu par son épouse, jusqu'à donner à leurs six enfants un nom commençant par la lettre «H», il était d'une activité débordante. Il avait été, en novembre 1938, l'instigateur de la Nuit de cristal qui avait marqué l'incendie des synagogues et le pillage des résidences juives dans la ville de Berlin.

Else avait souvenir de cette affaire, elle se rappelait en avoir ressenti une gêne. Elle n'avait pas très bien compris pourquoi le Reich s'était si brutalement emporté. Il réagissait au meurtre d'un de leurs diplomates par un fanatique juif, à Paris. Cette riposte lui avait paru démesurée. Elle n'éprouvait aucune animosité envers les Juifs, au contraire, elle les admirait. Ils étaient travailleurs, intelligents, débrouillards et ils comptaient dans leurs rangs de nombreux artistes, peintres, musiciens et scientifiques. Einstein, auteur des théories de la relativité, n'était-il pas juif?

Venant à sa rescousse, avec toute la dignité de son rang, jetant vers Emma Göring une œillade outragée, flamboyante, Goebbels articula sur un ton cassant :

— Sachez, Madame, que mon ami le baron von Steinert et la baronne sont de pure race aryenne et n'ont pas de sang juif.

Else s'agita. Allaient-ils subir une autre confrontation, cette fois de la part du ministre Goebbels?

Le majordome venait d'apparaître à l'entrée de la salle.

— Madame est servie, formula-t-il de son ton impersonnel.

Else exhala son souffle presque avec reconnaissance. Leur réception annuelle ne se déroulait pas comme à l'accoutumée, elle s'en rendait compte. Leurs invités étaient nerveux, particulièrement les habitués de la chancellerie. La guerre exerçait ses ravages et les décisions étaient lourdes à porter pour ceux à qui incombaient les responsabilités.

Elle alla rejoindre Johann. Lui aussi paraissait soulagé. Ils rassemblèrent les convives. Elle offrit son bras au ministre Goebbels, tandis que Johann prenait celui de Magda, son épouse. Avançant en cortège, ils se dirigèrent vers la salle à manger.

Une musique éclatante les accueillit. Installé dans un angle, l'orchestre à cordes commandé pour l'occasion interprétait l'ouverture de *Lohengrin* dans un hommage au Führer reconnu comme un grand admirateur de Wagner.

Pénétrés du talentueux compositeur et de ses œuvres qui se succéderaient pendant tout le repas, ils mangèrent en silence.

Malgré la pénurie causée par la guerre, la meilleure nourriture étant réquisitionnée pour l'armée, Lindenbaum n'éprouvait pas de problème. Véritable domaine, il subvenait en tout aux besoins de ses occupants, et le menu était varié. En plus de leurs vastes aires de culture, on les avait autorisés à garder deux vaches pour les produits laitiers et une vingtaine de poules pour les fournir en œufs, sans compter les dindes et les oies qui cacardaient à longueur d'année près du ruisseau et qu'ils s'offraient lors de dîners d'apparat comme celui de ce soir.

Ils étaient arrivés au dessert. Josef Goebbels pressa sa serviette sur ses lèvres et glissa ses pouces sous les revers de sa veste.

— C'est le meilleur repas que j'ai goûté depuis longtemps, dans une ambiance musicale tout simplement sublime!

La tête inclinée, il écouta un moment les notes mélodieuses de la *Venusberg Musik*, un extrait de *Tannhäuser*, interprété tout en douceur par l'ensemble à cordes.

Il murmura, une profonde vénération faisant vibrer son timbre :

— C'est au Führer que nous devons cela.

Goebbels manifestait sa satisfaction par cet éloge à Hitler. L'assistance l'accueillit comme un présage heureux.

Il se tut. Ce n'était pas son tour de parler. Ce premier honneur revenait à Heinrich Himmler.

Maître absolu de la SS, chef de toutes les polices allemandes, Himmler était considéré comme l'un des hommes les plus redoutables du III^e Reich.

Else considéra l'homme, s'attarda à ses paupières amincies et froides sous ses petites lunettes rondes cerclées de métal, à ses cheveux noirs lissés sur sa tête qui lui donnaient une allure encore plus incisive. Une inflexible rigueur se lisait dans l'expression de sa bouche, accentuée encore par sa moustache taillée en triangle qui surplombait sa lèvre supérieure comme s'il s'apprêtait à happer sa proie d'une seule bouchée.

Un frisson de répugnance la saisit. Elle n'éprouvait aucune sympathie pour l'homme, elle n'en avait jamais ressenti et elle n'en comprenait pas la raison. Hélas! elle devait subir sa présence, il faisait partie des chefs nazis. L'heure des discours était arrivée et le protocole voulait qu'il soit le premier à prendre la parole.

À l'égal de Josef Goebbels, il se rassasia des dernières notes de la *Venusberg Musik*. Face à lui, couvrant largement le mur, encadrée d'une moulure en relief, une immense toile représentant Adolf Hitler avait été suspendue. Comme un juge implacable, le Führer fixait droit devant, suivait, où qu'il soit, tout admirateur de son image.

Himmler repoussa sa chaise. Imbu d'une sorte de fanatisme, son verre haussé au niveau de son front, il hurla plus qu'il prononça avec grandiloquence :

— Portons un toast à notre Führer. Longue vie au chancelier du Reich. *Heil Hitler!*

— *Heil Hitler!* répéta la tablée qui s'était levée d'un même mouvement patriotique.

Il reprit, tandis que les autres se laissaient retomber sur leurs sièges :

— Qui se rappelle son célèbre discours de décembre 1930? Moi, je ne l'ai pas oublié.

Else tiqua de la joue.

« Pas encore », se dit-elle, se retenant de commettre un sacrilège.

Ils entendaient chaque année la même rengaine, comme si Himmler ne trouvait rien d'autre à dire.

Elle poussa un soupir d'ennui. Elle ne savait que trop ce qui allait suivre. Reconnu comme un homme soucieux du détail jusqu'à la manie, ce soir, comme les années précédentes, il insisterait sur la splendeur de ce discours, sa magnanimité et l'affirmation de sa foi inébranlable envers le Führer.

Son poing posé discrètement sur sa bouche, elle étouffa un bâillement.

Avec une arrogance hautaine, Himmler amorçait :

— *On décrit volontiers notre siècle comme celui du matérialisme, qu'à la place de l'idéalisme, on y met une réalité froide qui après examen du contexte nous est probablement utile.*

Elle suivait ses mots comme dans un rêve. Elle avait sommeil. Il en aurait fallu peu pour qu'elle cogne des clous devant ses invités.

Ils le connaissaient par cœur, ce discours d'Hitler! Pourquoi s'acharner à le ressasser? Dans un effort pour se tenir éveillée, elle récita mentalement avec lui.

— *Lorsque le veau d'or économique se brise en mille morceaux, que le moi matérialiste se trouve anéanti, alors c'est le peuple qui sombre dans le chaos. L'idéalisme doit impérativement l'emporter sur le matérialisme.*

Elle jeta un coup d'œil à la dérobée sur ses hôtes. Le silence était total. Chacun écoutait le grand Maître de la SS, paraissait extasié, muet, pénétré de ses propos. Elle observa les habitués de la chancellerie : Keitel, Jodl, Goebbels, Speer, Göring et combien d'autres, semblables à des courtisans fanatisés, hermétiques, stoïques, comme si rien ne les touchait, ni la crainte, ni la pitié, ni la douleur, ni la mort qu'ils semaient, leur propre mort.

Ces hommes étaient-ils de roc?

— *La valeur de notre sacrifice commun fera renaître la confiance et l'estime de nos concitoyens, déclama Himmler, les nouvelles idées finiront par s'imposer, le paysan abandonnera sa charrue, l'étudiant quittera son amphithéâtre, l'ouvrier, son travail à la chaîne. Pour la première fois, ils diront d'une seule voix : nous voulons être unis. Il faut que notre jeunesse étudiante tende la main à nos travailleurs. Il faut que nous redevenions une nation puissante et solidaire, qui, en dehors du Dieu qui veille sur nous, ne connaît qu'un seul autre Dieu, à savoir le peuple et la patrie.*

— *Allez voter, récita Else avec lui entre ses dents, et prenez votre décision. C'est vous-mêmes qui devrez trouver le chemin qui vous mènera à la vie, qui vous fera entrer dans la vie et dans l'avenir de la nation.*

C'était pour cette fin de phrase qu'ils avaient choisi Adolf Hitler comme l'homme à qui confier leur destin, songea-t-elle, un frisson courant sur son échine devant l'immense responsabilité dont ils l'avaient chargé.

— Cela vous plairait de faire une promenade à cheval, demain? chuchota près de son oreille Maria von Below. La campagne est si agréable en hiver. D'y rêver va nous distraire de cet ennuyeux discours.

Else lui répondit par un signe discret, affirmatif. Elle éprouvait une évidente satisfaction de n'être pas la seule à trouver assommants ces palabres qui n'en finissaient plus.

Himmler avait fait une pause. Il émit comme un devoir de comprendre :

— Voilà une œuvre magistrale, d'une clarté lumineuse, celle d'un génie. Beaucoup d'entre vous ne savaient pas ce que valait Hitler à cette époque, moi, si, et je lui ai donné ma confiance. J'ai voté pour lui.

Son regard balaya la tablée et s'arrêta sur l'architecte Speer.

— Vous, Monsieur, vous ne connaissiez pas Hitler, il y a onze ans, lors de ce discours préélectoral, mais vous étiez présent, je le sais parce que je vous y ai vu.

Albert Speer tressaillit.

— Comment pouvez-vous m'avoir remarqué dans cette affluence? Et après tout ce temps, comment pouvez-vous vous être souvenu de moi?

Il était abasourdi. Ses paupières clignaient comme si on venait d'inciser son corps pour extirper son âme.

— J'ai une excellente mémoire des visages et je n'oublie jamais, proféra Himmler.

— J'étais effectivement présent à cette assemblée, reconnut Speer. Hitler m'avait fasciné. J'ai compris à cet instant que cet homme avait l'âme d'un chef et j'ai tout de suite eu foi en lui. Il va construire, que je me suis dit, il va beaucoup construire.

Else refréna un frisson. Elle mesurait avec plus d'effroi encore le pouvoir et la dangerosité de Himmler, cet homme reconnu à travers l'Allemagne comme un être froid et sans merci. Elle se retenait de creuser davantage, de seulement porter un mauvais jugement dans son cœur, dans la crainte que son œil de lynx ne découvre ses pensées intimes et ne l'abatte.

Elle se prenait à regretter le soin qu'elle avait mis à préparer cette réception qui plaisait à cet homme de même qu'à ses compagnons d'armes, les autres invités.

« On ne devrait accueillir dans sa demeure que des gens qu'on aime », se dit-elle. Si elle avait été une ménagère ordinaire, avec quelle joie méchante elle lui aurait interdit sa porte!

— Que dire de ce discours d'Hitler, celui du 1^{er} mai 1933 au Palais des sports, intervint Josef Goebbels qui ne voulait pas être en reste.

Leur visage accroché à son portrait, qu'ils voyaient face à eux sur le mur, comme deux servants de messe devant le célébrant, ils s'efforçaient d'entretenir une rivalité nécessaire. C'est ainsi qu'il faut se comporter entre officiers du Reich, disait leur expression : écraser les plus humbles et fléchir le genou pour glorifier le plus puissant.